



**ACADÉMIE  
DE GRENOBLE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

**Division des examens et concours**

**Pôle de la voie générale et technologique**

**ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS :  
LISTE DES ŒUVRES, SESSION 2026**

**CANDIDATS INDIVIDUELS**

**NOM ET PRENOM DU CANDIDAT :**

**Voie générale**

**OU**

**Voie technologique**

**Série :**

**Œuvre choisie par le candidat pour la seconde partie de l'épreuve :**

**Auteur, titre, date, édition**



<b>OBJET D'ETUDE :</b> Le roman et le récit du Moyen-Age au XXI <sup>e</sup> siècle <b>Œuvre intégrale :</b> Abbé Prévost, <i>Manon Lescaut</i> , 1731, édition ..... <b>Intitulé du parcours associé :</b> Personnages en marge, plaisirs du romanesque	
<b>1<sup>ère</sup> partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire</b>	
<b>Textes de l'œuvre intégrale</b>	<b>Texte 1</b> – « La première rencontre », de « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens » à « tous ses malheurs et les miens ». <b>Texte 2</b> – « L'évasion de Saint Lazare » de « j'aperçus les clés qui étaient sur sa table » à « pour moi, je m'y emploierai jusqu'à ma vie ». [Uniquement la voie générale] <b>Texte 3</b> -- « La mort de Manon » de « N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments » à « j'attendis la mort avec impatience ».
<b>Texte du parcours associé</b>	<b>Texte 4</b> -- Victor Hugo, <i>Notre Dame de Paris</i> , tome 8 chapitre 6 : « L'enlèvement d'Esmeralda par Quasimodo », de « Charmolue resta stupéfait » à « qui se touchaient et qui s'entraident », 1831.
<b>2<sup>ème</sup> partie de l'épreuve : entretien</b>	
<b>Lectures cursives</b>	Œuvres proposées aux élèves de la classe, et <u>effectivement</u> choisies : 📖 Alexandre Dumas, <i>La dame aux camélias</i> , 1848 📖 Romain Gary, <i>Les cerfs-volants</i> , 1980. 📖 Laetitia Colombani, <i>La Tresse</i> , 2017

<b>OBJET D'ETUDE :</b> Le théâtre du XVII <sup>e</sup> au XXI <sup>e</sup> siècle <b>Œuvre intégrale :</b> Musset, <i>On ne badine pas avec l'amour</i> , 1834, édition... <b>Intitulé du parcours associé :</b> Les jeux du cœur et de la parole	
<b>1<sup>ère</sup> partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire</b>	
<b>Textes de l'œuvre intégrale</b>	<b>Texte 1</b> – Acte II, scène 5, de « Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille » à la fin de la scène. <b>Texte 2</b> -- Acte III, scène 3 de « Je t'aime Rosette » à « Hélas ! Monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai ». <b>Texte 3</b> – Acte III, scène 6 de « Connaissez-vous le cœur des femmes » à « écoutez-moi ». [Uniquement la voie générale]
<b>Texte du parcours associé</b>	<b>Texte 4</b> -- E. Rostand, <i>Cyrano de Bergerac</i> , Acte III, scène 7, de « Cyrano, sous le balcon, à Christian » à « se parler doucement, sans se voir » 1897.
<b>2<sup>ème</sup> partie de l'épreuve : entretien</b>	
<b>Lectures cursives</b>	Œuvres proposées aux élèves de la classe, et <u>effectivement</u> lues : Marivaux, <i>les Fausses Confidences</i> , 1737.



**ACADÉMIE  
DE GRENOBLE**

Liberté  
Égalité  
Fraternité

<b>OBJET D'ETUDE</b> : La poésie du XIXe au XXIe siècle <b>Œuvre intégrale</b> : Rimbaud, <i>Les cahiers de Douai</i> , 1870, édition... <b>Intitulé du parcours associé</b> : Les jeux du cœur et de la parole	
<b>1<sup>ère</sup> partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire</b>	
<b>Textes de l'œuvre intégrale</b>	<b>Texte 1</b> – « Roman », [ <b>Uniquement la voie générale</b> ] <b>Texte 2</b> – Le dormeur du val » <b>Texte 3</b> – « Ma Bohème »
<b>Texte du parcours associé</b>	<b>Texte 4</b> – Lautréamont, <i>Les chants de Maldoror</i> », chant 1 Strophe 5, 1868
<b>2<sup>ème</sup> partie de l'épreuve : entretien</b>	
<b>Lectures cursives</b>	Œuvres proposées aux élèves de la classe, et <u>effectivement</u> lues : Francis Ponge, <i>Le parti pris des choses</i> , 1942.

<b>OBJET D'ETUDE</b> : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle <b>Œuvre intégrale</b> : Fontenelle, <i>Entretiens sur la pluralité des mondes</i> , 1686. <b>Intitulé du parcours associé</b> : Le goût de la science	
<b>1<sup>ère</sup> partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire</b>	
<b>Textes de l'œuvre intégrale</b>	<b>Texte 1</b> – Premier soir, De « Ainsi les vrais philosophes » à « la philosophie est devenue bien mécanique ». <b>Texte 2</b> – Deuxième soir, de « J'ai une pensée très ridicule » à « entre la Lune et la Terre ». <b>Texte 3</b> – Sixième soir, du début à « que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de la société ». [ <b>Uniquement la voie générale</b> ]
<b>Texte du parcours associé</b>	<b>Texte 4</b> – Etienne Klein, <i>Le goût du vrai</i> , Chapitre : « de la joie de comprendre », 2020, de « Je me souviens comme si c'était hier de mes premières joies intellectuelles » à « ainsi se forment les cercles vicieux ».
<b>2<sup>ème</sup> partie de l'épreuve : entretien</b>	
<b>Lectures cursives</b>	Œuvres proposées aux élèves de la classe, et <u>effectivement</u> lues : Voltaire, <i>Micromégas</i> , 1752. Jules Verne, <i>Voyage au centre de la Terre</i> , 1864.

**Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen-Age au XXI<sup>e</sup> siècle**  
**Œuvre imposée : *Manon Lescaut*, Abbé Prévost, 1731**  
**Parcours associé : Personnages en marge, plaisirs du romanesque**

**Texte N°1 : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, « la première rencontre »**

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens.



**Texte N°2 : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, «l'évasion de St Lazare»**

J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. Je les pris et je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. À mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir :

- Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait cru ?
- Point de bruit, mon Père, répétais-je de mon côté à tout moment.

Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le Père, avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique, qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon Père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudence, de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine.

- Voilà de quoi vous êtes cause, mon Père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte.

Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse. Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet.

- C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ?

Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avais faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrais mortellement sans Manon.

- Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse ; pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie.



**Texte N°3 : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, la mort de Manon**

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience.



## ACADÉMIE DE GRENOBLE

Liberté  
Égalité  
Fraternité

### **Texte N°4 : Victor Hugo, Notre Dame de Paris, tome 8 chapitre 6 , 1831**

*L'histoire se passe en 1482 à Paris. Esméralda est une bohémienne dont la beauté fait chavirer le cœur de tous les hommes. Par jalousie, le prêtre Frollo poignarde Phoebus, un militaire qui entretient une relation avec elle. Esméralda est alors accusée à tort de ce meurtre, et condamnée à la pendaison. Quasimodo, un bossu borgne et boîteux repoussé de tous à cause de sa laideur et devenu le sonneur de cloche de la cathédrale Notre-Dame de Paris, est lui aussi amoureux de la jeune femme. Juste avant l'exécution, il l'enlève afin de la sauver. Il trouve refuge avec elle dans la cathédrale.*

Charmolue<sup>1</sup> resta stupéfait, et les bourreaux, et toute l'escorte. En effet, dans l'enceinte de Notre-Dame, la condamnée était inviolable. La cathédrale était un lieu de refuge. Toute justice humaine expirait sur le seuil.

Quasimodo s'était arrêté sous le grand portail. Ses larges pieds semblaient aussi solides sur le pavé de l'église que les lourds piliers romans. Sa grosse tête chevelue s'enfonçait dans ses épaules comme celle des lions qui eux aussi ont une crinière et pas de cou. Il tenait la jeune fille toute palpitante suspendue à ses mains calleuses<sup>2</sup> comme une draperie blanche ; mais il la portait avec tant de précaution qu'il paraissait craindre de la briser ou de la faner. On eût dit qu'il sentait que c'était une chose délicate, exquise et précieuse, faite pour d'autres mains que les siennes. Par moments, il avait l'air de n'oser la toucher, même du souffle. Puis, tout à coup, il la serrait avec étreinte dans ses bras, sur sa poitrine anguleuse, comme son bien, comme son trésor, comme eût fait la mère de cette enfant ; son œil de gnome<sup>3</sup>, abaissé sur elle, l'inondait de tendresse, de douleur et de pitié, et se relevait subitement plein d'éclairs. Alors les femmes riaient et pleuraient, la foule trépignait d'enthousiasme, car en ce moment-là Quasimodo avait vraiment sa beauté. Il était beau, lui, cet orphelin, cet enfant trouvé, ce rebut<sup>4</sup>, il se sentait auguste<sup>5</sup> et fort, il regardait en face cette société dont il était banni, et dans laquelle il intervenait si puissamment, cette justice humaine à laquelle il avait arraché sa proie, tous ces tigres forcés de mâcher à vide, ces sbires<sup>6</sup>, ces juges, ces bourreaux, toute cette force du roi qu'il venait de briser, lui infirme, avec la force de Dieu.

Et puis c'était une chose touchante que cette protection tombée d'un être si difforme sur un être si malheureux, qu'une condamnée à mort sauvée par Quasimodo. C'étaient les deux misères extrêmes de la nature et de la société qui se touchaient et qui s'entraidaient.

1. Charmolue : procureur du roi supervisant l'exécution d'Esméralda.

2. Calleuses : sèches et durcies.

3. Gnome : homme difforme et de petite taille.

4. Rebut : ce qu'il y a de plus mauvais dans quelque chose et qui est laissé de côté.

5. Auguste : qui a quelque chose d'imposant et de solennel ; majestueux. Ce terme peut qualifier un prince ou un roi.

6. Spires : individu chargé d'exécuter certaines basses besognes, homme de main.

7. Nef : partie centrale d'une église.



**Objet d'étude: Le théâtre du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle**

« Jeux du cœur et de la parole »,

*On ne badine pas avec l'amour*, Musset, 1834

**Texte N°1 : Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, acte II, scène 5**

**CAMILLE** : Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN : Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine, qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE : Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN : Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. (Il sort.)



**Texte N°2 : Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, acte III, scène 3**

**Perdican**, à haute voix, de manière que Camille l'entende.

Je t'aime, Rosette ! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés ; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour.

*(Il lui pose sa chaîne sur le cou.)*

**Rosette**

Vous me donnez votre chaîne d'or ?

**Perdican**

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer. *(Il jette sa bague dans l'eau.)* Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage : regarde ! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

**Camille**, à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

**Perdican**

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime ! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ; on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Ô Rosette, Rosette ! sais-tu ce que c'est que l'amour ?

**Rosette**

Hélas ! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.



Texte N°3 : Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, acte III, scène 6

**Camille** : Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ; vous voyez que je suis franche ; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment ? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose ? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité ?

**Perdican**

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime Camille, voilà tout ce que je sais.

**Camille**

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais ?

**Perdican** : Jamais.

**Camille**

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. (Elle lève la tapisserie ; Rosette paraît dans le fond, évanouie sur une chaise.) Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles ? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant me dire que vous m'aimez ? Je vous laisse avec elle ; tâchez de la faire revenir. (Elle veut sortir.)

**Perdican** : Un instant, Camille, écoutez-moi.

**Camille**

Que voulez-vous me dire ? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi ; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet ; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre ; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie ; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou, je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

**Perdican**

Écoutez-moi, écoutez-moi !



**Texte N°4 : E. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, acte III, scène 7, 1897**

**Cyrano**, *sous le balcon, à Christian*. – Bien. Bien. Presque à voix basse.

**Roxane**. – Non ! Vous parlez trop mal. Allez-vous-en !

**Christian**. – De grâce !...

**Roxane**. – Non ! Vous ne m'aimez plus !

**Christian**, *à qui Cyrano souffle ses mots*. – M'accuser, – justes dieux ! –  
De n'aimer plus... quand... j'aime plus !

**Roxane**, *qui allait refermer sa fenêtre, s'arrêtant*. – Tiens, mais c'est mieux !

**Christian**, *même jeu*. – L'amour grandit bercé dans mon âme inquiète...  
Que ce... cruel marmot prit pour... barcelonnette<sup>1</sup> !

**Roxane**, *s'avançant sur le balcon*. – C'est mieux ! – Mais, puisqu'il est cruel, vous fûtes sot

De ne pas, cet amour, l'étouffer au berceau !

**Christian**, *même jeu*. – Aussi l'ai-je tenté, mais... tentative nulle :  
Ce... nouveau-né, Madame, est un petit... Hercule.

**Roxane**. – C'est mieux !

**Christian**, *même jeu*. – De sorte qu'il... strangula comme rien...  
Les deux serpents... Orgueil et... Doute.

**Roxane**, *s'accoudant au balcon*. – Ah ! c'est très bien.  
– Mais pourquoi parlez-vous de façon peu hâtive ?  
Auriez-vous donc la goutte<sup>2</sup> à l'imaginative ?

**Cyrano**, *tirant Christian sous le balcon et se glissant à sa place*. – Chut ! Cela devient trop difficile !...

**Roxane**. –  
Aujourd'hui...

Vos mots sont hésitants. Pourquoi ?



**ACADÉMIE  
DE GRENOBLE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

**Cyrano**, *parlant à mi-voix, comme Christian.* – C'est qu'il fait nuit,

Dans cette ombre, à tâtons, ils cherchent votre oreille.

**Roxane.** – Les miens n'éprouvent pas difficulté pareille.

**Cyrano.** – Ils trouvent tout de suite ? oh ! cela va de soi,

Puisque c'est dans mon cœur, eux, que je les reçois ;

Or, moi, j'ai le cœur grand, vous, l'oreille petite.

D'ailleurs vos mots à vous descendent : ils vont vite.

Les miens montent, Madame : il leur faut plus de temps !

**Roxane.** – Mais ils montent bien mieux depuis quelques instants.

**Cyrano.** – De cette gymnastique, ils ont pris l'habitude !

**Roxane.** – Je vous parle, en effet, d'une vraie altitude !

**Cyrano.** – Certes, et vous me tueriez si de cette hauteur

Vous me laissez tomber un mot dur sur le cœur !

**Roxane**, *avec un mouvement.* – Je descends.

**Cyrano**, *vivement.* – Non !

**Roxane**, *lui montrant le banc qui est sous le balcon.* – Grimpez sur le banc, alors, vite !

**Cyrano**, *reculant avec effroi dans la nuit.* – Non !

**Roxane.** – Comment... non ?

**Cyrano**, *que l'émotion gagne de plus en plus.* – Laissez un peu que l'on profite...

De cette occasion qui s'offre... de pouvoir

Se parler doucement, sans se voir. [...]

Barcelonnette : petit berceau.

2. Goutte : maladie inflammatoire des articulations.

3. Reçois : l'absence de -s final s'explique par la rime pour l'œil avec « soi » au vers 20.



**OBJET D'ETUDE** : La poésie du XIXe au XXIe siècle  
**Œuvre intégrale** : Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, 1834  
**Intitulé du parcours associé** : Les jeux du cœur et de la parole

**Texte N°1 : Rimbaud, *Les cahiers de Douai*, « Roman », 1870**

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,  
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV



## ACADÉMIE DE GRENOBLE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

- Ce soir-là..., - vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

### **Texte N°2 : Rimbaud, *Les cahiers de Douai*, « Le dormeur du Val », 1870**

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.



**ACADÉMIE  
DE GRENOBLE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

**Texte N°3 : Rimbaud, *Les cahiers de Douai*, « Ma Bohême », 1870**

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot soudain devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;  
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !



## ACADÉMIE DE GRENOBLE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

### **Texte N°4 : Lautréamont, *Les chants de Maldoror*, Chant I, strophe 5, 1870**

J'ai vu, pendant toute ma vie, sans en excepter un seul, les hommes, aux épaules étroites, faire des actes stupides et nombreux, abrutir leurs semblables, et pervertir les âmes par tous les moyens. Ils appellent les motifs de leurs actions : la gloire. En voyant ces spectacles, j'ai voulu rire comme les autres ; mais, cela, étrange imitation, était impossible. J'ai pris un canif dont la lame avait un tranchant acéré, et me suis fendu les chairs aux endroits où se réunissent les lèvres. Un instant je crus mon but atteint. Je regardai dans un miroir cette bouche meurtrie par ma propre volonté ! C'était une erreur ! Le sang qui coulait avec abondance des deux blessures empêchait d'ailleurs de distinguer si c'était là vraiment le rire des autres. Mais, après quelques instants de comparaison, je vis bien que mon rire ne ressemblait pas à celui des humains, c'est-à-dire que je ne riais pas. J'ai vu les hommes, à la tête laide et aux yeux terribles enfoncés dans l'orbite obscur, surpasser la dureté du roc, la rigidité de l'acier fondu, la cruauté du requin, l'insolence de la jeunesse, la fureur insensée des criminels, les trahisons de l'hypocrite, les comédiens les plus extraordinaires, la puissance de caractère des prêtres, et les êtres les plus cachés au dehors, les plus froids des mondes et du ciel ; lasser les moralistes à découvrir leur cœur, et faire retomber sur eux la colère implacable d'en haut. Je les ai vus tous à la fois, tantôt, le poing le plus robuste dirigé vers le ciel, comme celui d'un enfant déjà pervers contre sa mère, probablement excités par quelque esprit de l'enfer, les yeux chargés d'un remords cuisant en même temps que haineux, dans un silence glacial, n'oser émettre les méditations vastes et ingrates que recélait leur sein, tant elles étaient pleines d'injustice et d'horreur, et attrister de compassion le Dieu de miséricorde ; tantôt, à chaque moment du jour, depuis le commencement de l'enfance jusqu'à la fin de la vieillesse, en répandant des anathèmes incroyables, qui n'avaient pas le sens commun, contre tout ce qui respire, contre eux-mêmes et contre la Providence, prostituer les femmes et les enfants, et déshonorer ainsi les parties du corps consacrées à la pudeur. Alors, les mers soulèvent leurs eaux, engloutissent dans leurs abîmes les planches ; les ouragans, les tremblements de terre renversent les maisons ; la peste, les maladies diverses déciment les familles priantes. Mais, les hommes ne s'en aperçoivent pas. Je les ai vus aussi rougissant, pâlisant de honte pour leur conduite sur cette terre ; rarement. Tempêtes, sœurs des ouragans ; firmament bleuâtre, dont je n'admets pas la beauté ; mer hypocrite, image de mon cœur ; terre, au sein mystérieux ; habitants des sphères ; univers entier ; Dieu, qui l'as créé avec magnificence, c'est toi que j'invoque : montre-moi un homme qui soit bon !... Mais, que ta grâce décuple mes forces naturelles ; car, au spectacle de ce monstre, je puis mourir d'étonnement : on meurt à moins.



**OBJET D'ETUDE** : La littérature d'idées du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle  
**Œuvre intégrale** : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686.  
**Intitulé du parcours associé** : Le goût de la science

**Texte N°1 : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686**

Ainsi les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point, et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'opéra. Du lieu où vous êtes à l'opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout-à-fait comme il est ; on a disposé les décorations et les machines, pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contrepoids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être guère de machiniste caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers. **Car représentez-vous tous les sages à l'opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles ; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton. L'autre, Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter. L'autre, Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est point à son aise quand il n'y est pas. L'autre, Phaéton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laisser le haut du théâtre vide ; et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'Antiquité. À la fin Descartes, et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend.**** Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort ; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'opéra.

- À ce compte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ?



Texte N°2 : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « Deuxième soir », 1686

[ ... ] J'ai une pensée très ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre et la lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires. Ils allaient nus, ils n'avaient point d'autres armes que l'arc, ils n'avaient jamais conçu que des hommes pussent être portés par des animaux; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au-delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre portés par le vent et par les flots. Mais comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils s'y délassaient. **Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux, de tel côté et de tel sens qu'on voulait, qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus, qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait, qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru.** Cependant voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent de monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener par-dessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les enfants du Soleil ? car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune et la Terre.



**Texte N°3 : Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, « Sixième soir », 1686**

Il y avait longtemps que nous ne parlions plus des mondes, Madame L.M.D.G. et moi, et nous commencions même à oublier que nous n'en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, et y entrai justement comme deux hommes d'esprit et assez connus dans le monde en sortaient. Vous voyez bien, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir ; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serais bien glorieux, lui répondis je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous, je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne sais comment la conversation s'est tournée sur les mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir ; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussitôt que toutes les planètes étaient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il était fort persuadé que je ne le croyais pas ; moi, avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyais ; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui voulait se divertir, et j'ai cru que ce qui le rendait si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentiments, c'est qu'il m'estimait trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre, qui ne m'estime pas tant, il m'a crue sur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement ? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entraient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux ? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitants des planètes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple. Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien de l'esprit, répliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs, qui sont gens durs, les appelleront peuple sans difficulté. D'autre part ces gens-ci s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicules, et c'est, ce me semble, un ordre très bien établi que chaque espèce méprise ce qui lui manque. Il faudrait, s'il était possible, s'accommoder à chacune ; il eût bien mieux valu plaisanter des habitants des planètes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puisqu'ils savent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne le savent pas faire. Vous en seriez sortie avec leur estime, et les planètes n'y auraient pas perdu un seul de leurs habitants. Trahir la vérité ! dit la Marquise. Vous n'avez point de conscience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle



**ACADÉMIE  
DE GRENOBLE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

pour ces vérités-là, et que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de la société.

#### **Texte 4 : Etienne KLEIN, *Le goût du vrai*, Chapitre : de la joie de comprendre, 2020**

Je me souviens comme si c'était hier de mes premières joies intellectuelles, au collège puis au lycée : une démonstration mathématique qui devient lumineuse ; un raisonnement abstrait, philosophique ou scientifique, qui fait mouche et éclaire ce à quoi il s'applique ; la réalisation d'une modeste expérience de physique, un circuit électrique élémentaire par exemple, avec quelques fils, une résistance, une capacité, un voltmètre, dont les résultats des mesures coïncident exactement avec ceux prévus par les calculs... Chaque fois, c'était une révélation doublée d'une jubilation. Comprendre, découvrir la clé d'un raisonnement ou d'une découverte, vérifier une loi physique élémentaire : voilà qui vous déplace, vous écarte de vos façons habituelles d'être au monde. Mine de rien, vous devenez d'un coup quelqu'un d'autre. Après un détour plus ou moins long, le réel, soudain, vous répond, vous fait signe.

Il est donc tout à fait possible de garder vivante l'émotion de la quête, y compris à propos de découvertes très anciennes : comme me le dit un jour Jean-Marc Lévy- Leblond, fort des observations astronomiques qu'il réalise chaque été avec ses petits-enfants, voir les satellites de Jupiter ou les anneaux de Saturne grâce à un petit télescope est autrement plus excitant que d'en apprendre l'existence dans un manuel, même illustré de beaux clichés. Car c'est alors un écho de l'émerveillement de Galilée que l'on sent pénétrer en soi, comme par intraveineuse.

Reste néanmoins une question, qui est la grande question : Comment élargir la rationalité pour qu'elle devienne généreuse, poétique, excitante, contagieuse ? Comment excéder l'application du seul critère d'exactitude ? Ces défis sont précisément ceux que nous, scientifiques, n'avons pas su relever : la science désormais semble triste, lointaine, complexe, étrangère. Un tel éloignement ouvre des boulevards au populisme scientifique, qui lui-même nous détourne de la science.

Ainsi se forment les cercles vicieux.